

LE PAYSAGE ET LES PIERRES QUI PARLENT

Dominique JACQUES*

Ecrire que le paysage n'existe pas en tant qu'entité naturelle mais qu'il est partout une construction humaine est une banalité sous la plume d'une sociologue. Cependant lorsque l'on choisit cet angle d'approche, on est immédiatement confronté à l'importance de la trace humaine dans la physionomie du paysage.

En effet, tout ce qui est constitutif de l'espace apparaît comme une œuvre de l'humanité qui l'occupe. De l'architecture des maisons, aux plantations qui habillent le paysage en passant par le découpage du parcellaire, tous ces éléments sont pensés par les hommes en lien avec leur activité professionnelle et sociale. De ce point de vue, la Franche-Comté est un espace riche d'enseignements.

Lire et décrire ce paysage suppose de rendre compte d'une activité sociale passée, présente et à venir, d'autant que le paysage franc-comtois est particulièrement varié. Entre les montagnes du Haut-Jura qui s'élèvent jusqu'à 1 680 mètres d'altitude et les bords de l'Ognon, rivière qui s'écoule en Haute-Saône à moins de 300 mètres, l'œil observe plus de différences que de ressemblances.

L'économie et la vie locale française du XIX^e siècle s'exerçaient dans le cadre des petites régions, pour ne pas dire dans l'espace villageois. Rien d'étonnant donc à ce que d'un espace à un autre, au sein de la même région, on retrouve des manières de travailler le sol et de le façonner propres à chacun d'eux. Pourtant, malgré ces différences micro-locales, une identité franc-comtoise existe ; certains signes inscrits dans le paysage en témoignent. L'élevage est un des éléments unificateurs, à partir

duquel il est possible d'entrer dans ce paysage et de tenter d'en comprendre le sens.

L'élevage en couleurs...

Bien que «le bas pays» s'oppose aux montagnes par la diversité des sols, des reliefs, du climat et de la végétation, la couleur des pâturages et des troupeaux donne une certaine homogénéité au paysage franc-comtois. La Franche-Comté est verte, verte d'abord par sa forêt qui couvre 42 % du territoire. Vert foncé par la qualité des sapins et des épicéas, vert plus clair par la présence de feuillus jusqu'à 700 mètres d'altitude.

Nul doute qu'en vous promenant pour la première fois dans cette région, le paysage vous apparaisse un peu inquiétant. La présence de lacs de montagne vert sombre en bordure de forêt, renforce cette impression de froideur. Mais sous

le soleil, l'eau des lacs rend la Franche-Comté fraîche et reposante.

Verte est sa forêt, verts sont aussi ses pâturages. «L'herbe a chassé le grain, de telle sorte qu'en 1970, l'ensemble des cultures céréalières n'occupait plus en Franche-Comté que 115 000 ha soit 16,4 % de la surface agricole»¹. Même si aujourd'hui on assiste au retour d'un certain type de cultures céréalières visible dans le paysage par la présence de silos et de séchoirs à grain, il reste que l'essentiel du paysage franc-comtois est composé de pâturages et de prés. Abondamment arrosés par les pluies fréquentes, ceux-ci sont verdoyants, l'herbe y est haute et tendre ; la couper, la sécher et l'engranger sont les principaux travaux des éleveurs de Franche-Comté, car cette herbe est encore aujourd'hui la base de l'alimentation des troupeaux laitiers de race montbéliarde.



*UFR Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société : Sociologie
¹J. BOICHARD : «La Franche-Comté», Paris, 1985, P.U.F.



Car les paisibles ruminants qui brouettent tranquillement, marquant de taches rousses le tapis vert franc-comtois, sont le fruit d'un élevage bien dirigé et génétiquement scientifique. Si les éleveurs de Maïche, Le Russey, Les Fins, sont célèbres par le rôle qu'ils ont joué dans la sélection des animaux de race montbéliarde, par leur présence sur les comices et les prix remportés aux grands concours agricoles, il reste que c'est dans la région de Montbéliard que la race a pris sa dénomination et fait ses premières prouesses.

Dans le Doubs, là où la sélection des animaux s'opère de manière très active depuis la fin du siècle dernier, les animaux sont à interpréter comme des signes. En effet, du début du siècle aux années 1930, la sélection des animaux montbéliards s'est opérée sur les caractères extérieurs de ceux-ci ; en préservant l'originalité des animaux rouges et blancs et en insistant sur cette particularité, les éleveurs sélectionneurs franc-comtois renforcent une identité collective*.

Le rouge franc et le blanc des vaches laitières est un signe de travail commun et de pratiques collectives, signe de valeurs et de croyances qui sont propres aux éleveurs et qu'ils partagent. La race montbéliarde définie avant tout par sa

couleur, fonctionne dans cette région comme une marque d'origine. Par ses particularités, elle est un reflet de la différence d'avec les troupeaux voisins. En quelque sorte la limite du territoire local est repérable par la présence ou non de rouge et blanc dans les pâturages verdoyants. Ceci est moins vrai actuellement puisque de plus en plus, les éleveurs mêlent aux troupeaux rouges et blancs, quelques animaux de couleur noire (race holstein) ou de couleur blonde (race charolaise). Si la différenciation

des troupeaux traduit bien des différences de systèmes de production — le noir des animaux holstein n'est-il pas repérable uniquement dans les zones où l'ensilage est possible, c'est-à-dire en dessous de 600 mètres d'altitude — la couleur traduit aussi des pratiques d'élevage en pleine évolution, une identité professionnelle décomposée, une société d'éleveurs en dé-recomposition.

Les pierres parlent de l'élevage...

Cette présence massive de l'élevage se lit également dans l'architecture et dans la structuration de l'espace villageois. La hauteur et la surface des toits des maisons comtoises est frappante et interroge. La réponse se trouve encore une fois dans les nécessités imposées par l'activité professionnelle de ses habitants. Les maisons franc-comtoises abritent les hommes et les animaux en faisant souvent plus de place aux seconds qu'aux premiers (2/3, 1/3). La réunion de toutes les fonctions du bâtiment sous le même toit conduisait à une forte proximité des hommes et des animaux, proximité responsable de pratiques d'élevage particulières mais aussi de compétences d'éleveurs remarquables.



* D. JACQUES : « Voyage au pays des montbéliardes », Lyon, 1989, La Manufacture.



Car les paisibles ruminants qui brouettent tranquillement, marquant de taches rousses le tapis vert franc-comtois, sont le fruit d'un élevage bien dirigé et génétiquement scientifique. Si les éleveurs de Maïche, Le Russey, Les Fins, sont célèbres par le rôle qu'ils ont joué dans la sélection des animaux de race montbéliarde, par leur présence sur les comices et les prix remportés aux grands concours agricoles, il reste que c'est dans la région de Montbéliard que la race a pris sa dénomination et fait ses premières prouesses.

Dans le Doubs, là où la sélection des animaux s'opère de manière très active depuis la fin du siècle dernier, les animaux sont à interpréter comme des signes. En effet, du début du siècle aux années 1930, la sélection des animaux montbéliards s'est opérée sur les caractères extérieurs de ceux-ci ; en préservant l'originalité des animaux rouges et blancs et en insistant sur cette particularité, les éleveurs sélectionneurs franc-comtois renforcent une identité collective*.

Le rouge franc et le blanc des vaches laitières est un signe de travail commun et de pratiques collectives, signe de valeurs et de croyances qui sont propres aux éleveurs et qu'ils partagent. La race montbéliarde définie avant tout par sa

couleur, fonctionne dans cette région comme une marque d'origine. Par ses particularités, elle est un reflet de la différence d'avec les troupeaux voisins. En quelque sorte la limite du territoire local est repérable par la présence ou non de rouge et blanc dans les pâturages verdoyants. Ceci est moins vrai actuellement puisque de plus en plus, les éleveurs mêlent aux troupeaux rouges et blancs, quelques animaux de couleur noire (race holstein) ou de couleur blonde (race charolaise). Si la différenciation

des troupeaux traduit bien des différences de systèmes de production — le noir des animaux holstein n'est-il pas repérable uniquement dans les zones où l'ensilage est possible, c'est-à-dire en dessous de 600 mètres d'altitude — la couleur traduit aussi des pratiques d'élevage en pleine évolution, une identité professionnelle décomposée, une société d'éleveurs en dé-recomposition.

Les pierres parlent de l'élevage...

Cette présence massive de l'élevage se lit également dans l'architecture et dans la structuration de l'espace villageois. La hauteur et la surface des toits des maisons comtoises est frappante et interroge. La réponse se trouve encore une fois dans les nécessités imposées par l'activité professionnelle de ses habitants. Les maisons franc-comtoises abritent les hommes et les animaux en faisant souvent plus de place aux seconds qu'aux premiers (2/3, 1/3). La réunion de toutes les fonctions du bâtiment sous le même toit conduisait à une forte proximité des hommes et des animaux, proximité responsable de pratiques d'élevage particulières mais aussi de compétences d'éleveurs remarquables.



* D. JACQUES : « Voyage au pays des montbéliardes », Lyon, 1989, La Manufacture.



Un ensemble de transformations du monde rural (agrandissement des structures, volonté de parité des éleveurs avec les autres couches de la population), ont conduit certains paysans à désertier ces maisons. Ainsi sont-elles aujourd'hui le plus souvent habitées par des couples de retraités pour qui l'élevage n'est plus la préoccupation principale. Les éleveurs restés au pays marquent maintenant la séparation entre les activités d'élevage et les activités domestiques par la construction de bâtiments métalliques réservés aux animaux, à l'extérieur des villages, alors qu'eux-mêmes choisissent un type d'habitat individuel construit non loin du bâtiment d'élevage. Cette séparation entre le travail et la vie de famille tend à les rapprocher symboliquement des populations urbaines. Nul doute que cet abandon et cet éloignement corporel d'avec les troupeaux ont profondément modifié les pratiques traditionnelles de l'élevage.

La structuration de l'espace villageois témoigne de la présence de l'activité d'élevage dans la vie sociale des éleveurs. En effet, en Franche-Comté, «la plus grande partie du village est constituée par une rue principale de part et d'autre de laquelle se distribuent les maisons. La largeur de la rue qui étonne aujourd'hui, permettait la présence de tas de fumier qui furent par la suite interdits en façade des maisons. La juxtaposition des fermes permettait à chaque troupeau l'accès direct de l'étable au parcellaire, les vaches laitières étant traites deux fois par jour à l'étable»... Ainsi la structuration du village autour de cette large rue principale est un héritage du passé qui rappelle à l'observateur que les villages étaient habités dans leur majeure partie par des éleveurs.

Cette rue est jalonnée de lieux publics : l'église, la mairie et l'école, la fromagerie, le monument aux morts et très souvent plusieurs fontaines. Or cette rue est le plus souvent aujourd'hui devenue musée ; la plupart des maisons riveraines exposent, tonneaux, pressoir, vieux outils. Faire d'un instrument agricole ou d'un lieu un objet de musée, c'est à la fois faire honneur au passé et affirmer la rupture d'avec lui.

Le vert pâturage, le rouge et blanc des troupeaux ou la majesté des maisons parlent de l'activité professionnelle et sociale des Francs-Comtois. Lorsque le vert se parseme de champs de maïs et de colza jaunes, qu'aux troupeaux rouges et blancs se mêlent quelques animaux noirs et que les maisons se parent de vieux outils accrochés aux portes de grange en guise de décoration, c'est que le travail des hommes a changé. Le système de production dominant qui reposait sur la récolte des fourrages pour l'alimentation de vaches montbéliardes dans le but de produire du comté cède petit à petit la place à la récolte du maïs pour nourrir des vaches croisées pour la production de lait ou de viande.

Ce paysage, aux formes et aux couleurs changeantes, est le produit de l'imagination et du travail des hommes ; en retour, ce paysage impose à l'homme de nouvelles formes de travail. Ainsi, dans un rapport constant de l'un à l'autre, l'homme et le paysage nous composent de jour en jour un espace vivant qui traduit l'évolution d'une culture régionale. ■

*D. JACQUES, B. PONTIUS : «Longeville in "Dynamique franc-comtoise", Besançon, 1983
Photographies : Anne-Marie DUBOZ